

## Comment je pensais que mon histoire se terminerait...

*A*près des mois passés sur les routes dans son camping-car, elle approchait de la fin de son voyage, de l'endroit où il avait commencé. Au loin, la grande ville scintillait. Marco, au volant, traversait les banlieues nord de Londres avec leurs rues feuillues, atteignait Highgate Village et ses maisons victoriennes et géorgiennes, puis descendait Highgate West Hill où il cogna le bord du trottoir en se garant devant une vaste maison en briques rouges bordée d'une grille verte flanquée de haies sombres. Le moteur se mit à refroidir en cliquetant.

— Nous y sommes, dit Marco en sortant la clé de contact, et il embrassa sa compagne. Sa bouche était chaude contre la sienne.

— Chez nous, Lauren, dit-il doucement en la regardant de ses yeux comme assombris par l'amour qu'il lui portait.

Elle en eut le souffle coupé. Elle leva les yeux vers la bâtisse aux fenêtres éclairées.

Elle repensa au moment où tout avait changé. Au moment où il lui avait demandé de rentrer avec lui.

— J'avais l'espoir que, peut-être, tu serais prête à rentrer à la maison, avait-il dit en lui serrant fort la main. Rentre avec moi chez nous.

— Chez nous ? L'espace d'un instant, elle avait eu l'impression de mettre les pieds dans du sable mouvant, avec un sentiment mêlé de terreur et d'excitation.

— Lauren, ce que j'aime chez toi, c'est ton indépendance. Tu es la femme la plus autonome que j'aie jamais rencontrée. Toi et moi, nous sommes semblables, tu ne crois pas ? Tu peux avoir toute l'indépendance que tu veux, et, de toute façon, je serai absent une bonne partie du temps. Ce sera comme maintenant, sauf que je n'aurai plus à te chercher partout pour te trouver.

— C'est de la folie ! avait-elle dit d'une voix amusée. Si l'on mettait bout à bout tous les moments qu'ils avaient passés ensemble, on arrivait péniblement à quelques semaines, au mieux.

— Je sais, avait-il répondu d'un ton joyeux, prenant cela comme un compliment.

Et voilà qu'à présent, ils ne se séparaient pas avec la promesse de rester en contact, des promesses qui s'effaceraient avec le temps. Désormais, ils seraient ensemble, dans la chaleur et la permanence, après neuf mois d'itinérance. Chez eux. Le mot était comme un rêve oublié et elle s'était soudain sentie emplie de bonheur.

Leur aventure ne se terminait pas. Elle venait tout juste de commencer.

## Suite

Certaines journées débutent chargées d'espoir :  
Caoût, le soleil brille, les oiseaux chantent, les gens sourient. Nous étions un de ces jours-là. J'attendais avec impatience que mon agent littéraire m'ouvre la porte de son appartement. Elle habite le penthouse d'un édifice à l'architecture moderne qui borde Regent's Park. Il a cinq étages et sa façade est en verre, ce qui lui donne l'air d'une maison de poupées. Au rez-de-chaussée, un canapé blanc tournait le dos à la baie vitrée, et je voyais dépasser le haut d'une tête aux cheveux noirs et frisés. Cela pouvait être un homme, une femme, un enfant ou un chien. Il me tardait d'entrer pour voir.

L'interphone résonna puis j'entendis :

— Montez, Lana.

La porte s'ouvrit dans un clic et je pris l'ascenseur qui me mena jusqu'à l'étage de mon agent.

Kitty m'attendait avec un petit sourire. Une petite quarantaine, mince, des cheveux noirs et brillants, elle était vêtue d'une robe en laine couleur vert acide et mauve.

Elle me tint la porte ouverte et je lui rendis son sourire, puis j'entrai dans son bureau. Un mur de verre donnait sur le ciel et les toits, au-dessus des rues encombrées. Les

trois autres murs étaient couverts de livres. Le mien était facile à reconnaître : *Love Crazy*, avec mon nom, Lana Green, imprimé sur la tranche.

Je me dirigeai vers un fauteuil bas, couleur chrome clair. L'espace d'une seconde, je crus tomber, car le fauteuil était vraiment très bas. Je tirai sur ma jupe rouge. J'avais mes genoux bronzés à hauteur de mes yeux.

Kitty s'installa dans le fauteuil en face de moi, en serrant les accoudoirs. Elle prit le tapuscrit de la suite de mon roman, *Heartbreak*, sur la table basse et feuilleta quelques pages, en hochant pensivement la tête.

— Pas mal. Elle leva les yeux vers moi. Son regard rencontra le mien et ne le quitta pas.

Je ressentais ce que l'on éprouve au début d'une relation amoureuse : de l'attente mêlée à de l'excitation. Kitty ne manifestait guère d'émotion – elle laissait ça aux éditeurs – mais j'attendais le moment crucial.

Kitty donna un petit coup sur mon roman.

— Comme vous le savez, *j'adore* votre écriture. Il ne fait aucun doute que vous savez *écrire*.

— Merci.

Elle se mit à tripoter le collier de perles qu'elle portait autour du cou. Elle prit une grande inspiration et lâcha, d'une voix lente ;

— Mais nous avons un problème.

Oh ! Je ne m'attendais pas à ce « mais ».

— Il est trop long ?

— Non, enfin un petit peu, peut-être. Mais ce n'est pas ça. La question est : Lara, quelle est l'accroche ?

Je réfléchis rapidement.

— L'accroche, c'est que c'est la suite de *Love Crazy*, dis-je au bout d'un moment.

— Ce n'est pas une accroche, dit-elle.

— D'accord. J'essayai d'avancer un nouvel argument. L'accroche est : comment l'amour se transforme en chagrin.

— Ah, oui ? C'est bien là le problème.

— Mais c'est précisément l'intrigue. Euh... qu'est-ce qui cloche ?

— Franchement, c'est déprimant. Cela fait quelques semaines qu'une ombre plane sur moi. Elle prit le tapuscrit pour preuve. C'est ce livre, il est lugubre.

Que répondre à cela ?

— Bon, dis-je en haussant les épaules. C'est l'histoire. Ça parle de la séparation qui m'a brisé le cœur. Je commençais à me sentir nerveuse. Nul n'aime les critiques. C'est pour cela qu'il est lugubre.

— Il n'est pas seulement lugubre, il est amer.

— Oui. C'est exactement ce que je voulais faire passer.

Kitty soupira et changea de position. Elle observa ses chaussures en cuir et releva les yeux.

— Lana, personne ne veut s'asseoir avec un livre qui le rend amer. L'amertume n'attire personne. Quoi de neuf sur votre blog ?

— Je recevais tellement d'e-mails haineux que j'ai arrêté de poster.

— Vous voyez ? C'est triste. Triste. Mais vous pouvez l'éviter. Ainsi, vous pourriez faire mourir votre héros.

— Oui, je pourrais. Je me penchai vivement en avant. Croyez-moi, j'y ai pensé. Mark Bridges est suspendu à une falaise et je pourrais le sauver, mais je ne le fais pas. Aux obsèques, bien que je sois vêtue de noir, je suis ravie qu'il se soit écrasé sur des rochers déchiquetés.

Kitty fronça le nez.

— Non, j'imaginai une tout autre fin. Pensez à votre premier livre, *Writer Falls from Photo-Journalism*. Vous

y avez mis plein de conflits, mais aussi des règlements de comptes, et cette fin avec Lauren et Mark qui partent ensemble, et cette dernière phrase. Kitty se serrait les doigts et agitait les mots comme un fanion. « Leur aventure n'était pas finie, elle ne faisait que commencer. »

Waouh ! Est-ce que je m'étais trompée là-dessus ?

— Vous nous avez déjà donné un happy end et la suite devrait repartir de là. Elle devrait poursuivre leurs aventures. Oubliez le fait que Mark Bridges vous a plaquée pour une Suédoise.

— Helga, dis-je tristement. Son nom me blessait comme une malédiction.

— Quoi qu'il en soit, c'est entre vous et lui. Laissez la vraie vie de côté. Nous parlons fiction. Ce n'est pas entre Mark et vous, c'est entre Marco et Lauren, le couple que vos lectrices adorent. Ce que nous voulons, c'est de l'aventure, une façon de vivre, le *feel good* facteur.

— Le *feel good* facteur ?

— Parlons de ce qui se passe après. Peut-être que Lauren et Mark fondent une famille, suggéra-t-elle.

Je le regardai, stupéfaite.

— Vous voulez que j'écrive à propos d'un bébé fictif ?

— Exactement. Rappelez-vous, votre livre parle de vivre un rêve. Personne ne veut savoir que les choses ont mal tourné et que vous n'êtes pas sortie du lit pendant un mois.

Je la fixai, l'œil torve. Quelle folie ce serait d'écrire comme si Mark et moi étions toujours ensemble, amoureux ; puis d'éteindre l'ordinateur pour revenir à la sombre et hideuse réalité !

Je serrai fortement le fauteuil.

— Kitty, pouvez-vous juste me dire, avant que nous

parlions de nouvelles idées, s'il y a quelque chose dans le livre que vous n'aimez pas ?

Elle réfléchit un moment, visiblement troublée par mon intégrité.

— Le problème est qu'il est trop réel !

— Mais le premier livre était réel !

— En gros, oui. Mais vous l'avez fictionnalisé, vous en avez fait une histoire d'amour, alors que celui-là... Elle posa ses mains sur le livre. Pour être honnête, on dirait une autobiographie misérabiliste. Lana, je veux voir ça (elle donna un grand coup au tapuscrit du plat de la main) : une catharsis, une méthode de guérison, un moyen d'expurger votre colère.

— Mais il n'y a *rien* que vous aimiez ? N'y a-t-il rien que je puisse garder ?

Kitty poussa un soupir.

— La seule chose qui soit pire que de recevoir des mauvaises nouvelles, c'est d'en donner. Bon, oublions que vous écrivez une suite. Re commençons à zéro. Vous êtes écrivaine, vous êtes créative. Trouvez la petite étincelle d'espoir. Tout y est sombre, pas un soupçon de lumière.

Je fermai puis ouvris les yeux et dis :

— Je ne sais pas où je suis censée trouver ça. Je ne suis même pas sûre de croire encore à l'amour. Et si ce n'était qu'un mythe ?

Je m'attendais à ce qu'elle soit prise de panique en m'écoutant, mais elle garda son calme.

— Il nous faut penser à vos éditeurs, vous savez, dit-elle doucement. Anthea pense que *Heartbreak* ne convient pas à notre lectorat habituel. Ce sont ses propres mots.

Ohhh.

Ne me demandez pas pourquoi je n'avais pas songé à cela plus tôt. Je m'étais faite à l'idée que les éditeurs ache-

taient ce que j'écrivais, alors qu'en réalité, ils achetaient des histoires d'amour.

Pour être honnête, Kitty m'avait demandé à maintes reprises de lui montrer la suite, mais l'avais-je fait ? Nooon. Lui avais-je même remis un synopsis ? Nooon.

Pourquoi ? Au fond, j'étais convaincue qu'elle adorerait la suite ; le rêve tournait au cauchemar. Ça, c'était vrai. Je pensais honnêtement que Kitty serait émue aux larmes. Je ne m'attendais pas à ce que cela la déprime.

Je me sentais consumée de honte. Il est bien connu que les deuxièmes romans sont difficiles à écrire. Kitty tirait sur les élastiques qui maintenaient les quatre cents pages du livre, tout en attendant quelque chose de ma part.

— D'accord, dis-je. Quelles sont les options ?

— Ou vous recommencez tout...

— Ou ?

— Vous pouvez rembourser l'avance qui vous a été faite.

— *Ou ?* C'est la panique qui me fit dire cela, parce que j'étais fauchée et que la promesse de ce paiement était l'un des facteurs majeurs qui avaient permis à ma journée de commencer si parfaitement.

Kitty haussa les sourcils et les épaules.

En général, il ne faut pas être susceptible pour être écrivain. De fait personne, dans l'histoire du roman, n'a jamais rien écrit qui plaise à *tout le monde*.

Mais le rejet me décourage, même si j'essaie de le prendre avec philosophie.

Le fait est que j'aime être écrivain : pas l'écriture en soi, qui est un dur labeur, mais tout le reste – les repas, les interviews, les festivals, qui sont très drôles et agréables.

Je regardai autour de moi. Sur les étagères, des livres avec des couvertures brillantes et colorées. Certains

d'entre eux, c'est la loi de la moyenne, devaient être mauvais – croyez-moi, beaucoup de livres publiés sont mauvais. Comme c'était déprimant : le mien était encore plus mauvais que ceux-là !

J'envisageai l'idée d'écrire un nouveau livre. Dans un genre adéquat. Une intrigue romantique contemporaine.

Je m'extirpai du fauteuil et marchai tout droit vers la baie vitrée, comme si j'allais me jeter dans le vide, ce qui, en cet instant, n'était pas très loin de ce que j'avais envie de faire. Appuyée contre la vitre, je ne pouvais pas aller plus loin, pas plus que ne le pouvaient mes pensées. Sur le trottoir, en bas, un homme leva la tête pour regarder le building. Je vis son visage, ses épaules et ses pieds. Que voyait-il ? Une poupée blonde dans une maison de poupées ?

D'un coup, l'espoir s'alluma – je pourrais écrire *sur lui* ! – puis s'éteignit.

À une époque, je regardais tous les hommes avec intérêt. Puis j'avais rencontré Mark et cessé de regarder. Point final.

Mon souffle avait couvert la vitre de buée et je m'apprêtais à l'effacer avec ma main lorsque Kitty dit :

— Ne faites pas ça, elles viennent tout juste d'être nettoyées.

Puis, regardant sa montre :

— J'ai un repas à treize heures.

Me trouver ainsi renvoyée me paniquait.

— Qu'est-ce que je fais maintenant ? Je vis sur l'argent que vous me virez. J'ai un découvert et des factures à payer !

Kitty sourit :

— Excellent ! Cela va vous stimuler. Nous avons désormais un projet. Oubliez pour l'instant le remboursement

de l'avance. On décale la date butoir de remise du livre, vous produisez une histoire toute neuve. Leur amour se gâte mais ils se remettent ensemble. Happy end. Trouvez les personnages, les émotions, et nous pourrons monter l'intrigue ensemble plus tard. OK ? dit-elle en souriant.

Je compris vite, et me bornai à lui dire « OK » en hochant la tête.

Elle se leva. Je réalisai que notre entretien était fini.

— Je vous rends le tapuscrit, vous pourrez recycler le papier. Et elle me tendit un sac de supermarché pour que je le mette dedans.

En quittant son appartement, je me sentais étourdie comme si j'avais bu toute la journée.

Mon livre venait d'être refusé.

## Attributs héroïques

**A** lors que je me dirigeais vers Camden Town, je décidai d'éviter le marché et les touristes en m'arrêtant pour prendre un verre au York and Albany. Si vous vous sentez ivre et si vous continuez à boire, vous avez l'impression d'être moins ivre. C'est un peu comme de l'homéopathie. C'était exactement le genre d'endroit où Kitty pouvait aller déjeuner. Un peu plus loin, à l'angle de Devaney Street, se trouve l'Edinboro Castle, un pub où elle ne mettrait sans doute jamais les pieds. Aussi y entrai-je et me dirigeai-je vers le bar, mon sac en plastique ballottant au bout de mon bras. Il y faisait si sombre que, pendant un instant, je me sentis aveuglée.

Je pris mon verre et sortis dans le jardin du pub, inondé de soleil, et m'assis à une table, seule sous le bouleau argenté, où je pourrais réfléchir au calme.

Une ombre me tomba dessus.

— Ce siège est-il pris ?

— Oui, dis-je automatiquement. Je levai les yeux et vis un type avec un sweat-shirt Nike et un jean délavé. Ses cheveux étaient en pagaille et, bien que n'étant pas rasé, il avait un visage sympathique et ouvert, avec des sourcils tout droits et des yeux gris clair. Me rendant compte

que j'étais « difficile », comme disaient mes parents, je m'excusai tout de suite.

— Pardon, c'était grossier de ma part.

Soudain, avoir de la compagnie ne me parut pas une mauvaise idée, même si cet homme était un total étranger.

— Salut. Il sourit et posa son verre de bière devant lui.

Son sourire était celui de quelqu'un qui a une vie facile et qui tient pour acquis que le meilleur est à venir. Les personnes de cette espèce ont tendance à être généreuses et optimistes. Je n'ai pas lu ça sur Google, c'est juste mon opinion, basée sur mon expérience. D'un autre côté, je me souviens avoir lu que les gens optimistes meurent plus jeunes parce que, quand ils sont malades, ils considèrent que leur affection est bénigne. Encore que ce ne soit pas le cas de tous les optimistes que je connais. Alors que je me faisais ces réflexions, qui étaient totalement fausses comme j'allais le découvrir, il se tenait debout devant moi, jetant une ombre sur la table de bois. Un téléphone sonna. Nous nous touchâmes les poches. C'était le sien.

— Jack Buchanan, dit-il. Puis il fonça les sourcils : *Quoi ?*

Je sentis la déception dans sa voix.

— Des ciseaux de *broderie* ? Comment sont-ils ? Quelle taille ? Bon d'accord, elle l'a mordu, mais qu'est-ce que lui, il lui a fait ? Bon, avec quelle force a-t-elle pu le mordre ? Elle n'a pas vraiment toutes ses dents. Je sentais monter son indignation. Je ne vois pas en quoi mordre la rend vulnérable. C'est le patron qui est vulnérable. Pourquoi ne pas *le* mettre dans un foyer ? Il écouta encore un moment et dit d'un ton sinistre : Jeudi, à deux heures.

Il raccrocha et secoua la tête. Toute la joie l'avait déserté ; il avait l'air soucieux, perturbé. Si vous traversez une mauvaise passe et si vous êtes à côté de quelqu'un

d'heureux, cela vous rend dix fois plus malheureux. À l'inverse, si vous vous sentez mal et si vous êtes avec quelqu'un qui se débat avec de gros problèmes, les choses s'éclaircissent un peu.

— Problème de chien ? demandai-je

Il me regarda, l'air ébahi.

— Quoi ? Ses yeux étaient gris et son regard distant. Non, en fait, c'est ma belle-mère.

J'essayai de comprendre ce que les ciseaux de broderie avaient à voir avec l'affaire. Cela n'avait aucun sens. Un sentiment de chaleur et d'amitié m'envahit, comme lorsque vous voyez un homme tenir un bébé. Je ne savais pas que je pouvais éprouver la même chose pour des belles-mères ! Mais voilà, ma mission d'écrivain est d'observer les gens et de noter. Une chose que j'ai apprise lorsque j'étais journaliste.

— Elle a mordu quelqu'un ? Je n'ai pas pu m'empêcher d'écouter.

— Cela fait des années qu'elle fait ça dans ce pub ; et maintenant les services sociaux s'en mêlent. Vous savez ce que cela veut dire ?

— Oui.

Nos deux problèmes étaient très différents, mais lequel était le pire ? Il avait une personne sauvage dans son entourage, et moi un tout nouveau roman à écrire. À ce moment-là, une feuille de bouleau se posa dans mon verre de vin blanc. Je plongeai la main pour l'attraper mais Jack dit :

— Je peux vous offrir un autre verre ?

— Merci ! Mais j'eus la vision de la semaine à venir. Il vaut mieux que je m'abstienne. Il faut que j'écrive un livre, du moins les grandes lignes. Je sais que Stephen King a produit ses meilleures œuvres en buvant, mais ça ne marche pas pour moi. J'écris soit des histoires sans queue ni tête, soit des histoires sentimentales.

— Vous écrivez des livres ? Qui êtes-vous ?

— Lana Green.

— Ah... Il se frotta le menton. Désolé.

— C'est vrai. Vous ne faites pas partie de mon marché cible.

— Et de quoi va parler votre livre ?

— Il faut que ce soit une histoire romantique. Un amour qui tourne mal. Puis les héros se remettent ensemble. Happy end.

— Ça a l'air assez simple, dit-il en riant.

— Ouais, mais ça ne l'est pas.

— Subdivisez entre quoi, comment où et pourquoi, dit-il en riant.

— Ce n'est pas aussi facile que ça.

— Non, je suppose que cela ne l'est pas. Sinon, tout le monde le ferait.

— Ne me lancez pas sur ce sujet, dis-je, car on a l'impression que tout le monde le *fait*. Les comédiens écrivent des livres pour enfants, les top-models écrivent des romans à l'eau de rose, les journalistes télé sortent des romans... tout cela est fort désagréable. Qu'est-ce qu'ils diraient si je me mettais à animer une table ronde ou à exhiber mes nichons ? Chacun devrait s'en tenir à une occupation. Par principe, je n'achète jamais un livre écrit par des personnes célèbres qui traitent de sujets autres que leur spécialité.

Jack Buchanan se mit à rire : il appréciait mes paroles. Il avait un visage fait pour le bonheur.

— Ma belle-mère écrit un peu.

Incroyable !

— Vous voyez ce que je veux dire ?

Je regardai ma montre. La moitié de la journée était déjà passée et j'avais du travail. Je devais partir, il fallait que je trouve un héros.

— Et moi, je dois rentrer et combattre un incendie.

Voilà qui était intéressant.

— Vous êtes pompier ?

— Je parle métaphoriquement. J'ai une société d'informatique. Eh ! Vous pourriez écrire sur moi, si cela vous tente. Vous pouvez écrire tout ce que vous voulez.

— Excusez-moi, mais vous n'avez pas l'étoffe d'un héros.

— Et pourquoi ?

— Globalement (comme d'habitude, je regrettais de n'avoir pas tenu ma langue), vous semblez quelqu'un de parfaitement charmant... Je ne pouvais lui dire qu'il avait l'air débraillé et qu'en plus, il travaillait dans l'informatique et s'inquiétait pour sa belle-mère. J'adoptai donc une autre approche : Est-ce que vous n'avez peur de rien ? Êtes-vous incurablement romantique ?

Il se frotta la joue et réfléchit.

— Non, pas vraiment.

— Hum. Cela vaudrait la peine d'essayer quand même. Et j'apprécie votre proposition. Je terminai mon verre. Bonne chance avec votre belle-mère. Je me levai et pris le sac en plastique. Il était plus lourd que dans mon souvenir, mais j'avais l'esprit clair.

— Eh, Lana !

En me retournant, je le vis qui se protégeait les yeux du soleil et me regardait.

— Alors c'est ce qui fait un bon mari : sans peur et tout le toutim ?

Je n'avais pas pensé à ça de cette manière.

— Probablement que non, dans les livres. Un héros et un mari ont des vies totalement différentes.

Le sac de supermarché était étonnamment lourd dans mes bras.